

Lurelu



Maxime Mongeon et Leméac : tracer la ligne

Isabelle Crépeau

Volume 42, Number 3, Winter 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92468ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

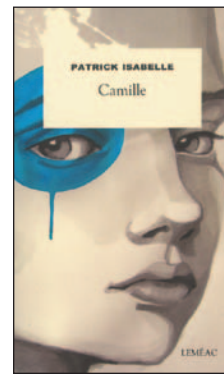
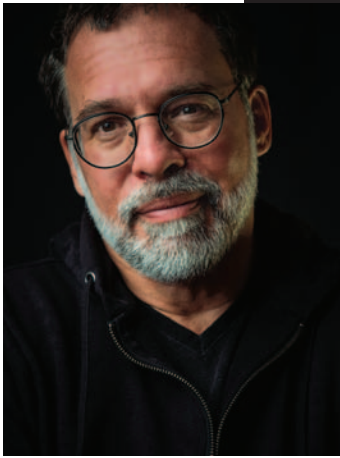
0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Crépeau, I. (2020). Maxime Mongeon et Leméac : tracer la ligne. *Lurelu*, 42(3), 7-8.



Maxime Mongeon et Leméac : tracer la ligne

Isabelle Crépeau

Le dixième anniversaire imminent du secteur jeunesse des Éditions Leméac est une belle occasion d'aller à la rencontre du directeur littéraire et éditeur jeunesse Maxime Mongeon. Nous nous retrouvons dans une brasserie de la Rive-Nord pour une conversation aussi débridée que sympathique! Il s'excuse d'emblée pour son costume de bureau : «J'arrive directement du travail!» Mais le sérieux de l'habit s'efface rapidement pour laisser apparaître un esprit vif, délié et plutôt non-conformiste.

Ses activités d'éditeur ne constituent pas son principal emploi : professeur de français, puis directeur d'une école alternative, Maxime Mongeon continue de travailler aux services éducatifs d'une commission scolaire de Laval. Volubile et chaleureux, il raconte librement et joyeusement comment l'édition s'est ajoutée à son parcours, il y a dix ans, presque par surprise...

Au tableau

«Tout a commencé par une conversation avec Jean Barbe, à ce moment-là directeur éditorial chez Leméac, avec qui j'avais publié trois romans pour adultes. Il savait que j'avais toujours travaillé dans l'enseignement et il m'a approché dans l'idée de développer le secteur jeunesse de la maison d'édition. Dès la première conversation, notre ligne éditoriale s'est précisée, celle de ne pas suivre de ligne, justement!»

Il évoque le jeune professeur de français audacieux qu'il a été et qui n'hésitait pas à prêter des livres tirés de sa bibliothèque personnelle pour initier ses élèves les plus récalcitrants au plaisir de lire : «Je faisais lire Bukowski à mes élèves, Russell Banks et de jeunes auteurs d'ici comme Maxime-Olivier Moutier, avec *Marie-Hélène au mois de mars*, par exemple. Je leur proposais des romans pour adultes, avec des protagonistes adolescents, mais surtout avec une écriture forte. Je leur faisais lire les livres qui me touchaient

en espérant que ça les rejoigne aussi. Si une bonne part des enseignants suivent les recommandations des répertoires et corpus de lecture proposés pour passer à travers les objectifs du programme, certains osent aller plus loin et offrir des choix de lecture plus audacieux à leurs élèves. Nous avons voulu publier des textes que ces enseignants-là auront le goût de faire lire aux jeunes. Dès le départ, Lise Bergevin*, décédée récemment et à qui je veux rendre hommage, m'a donné carte blanche. Elle m'a dit : "Maxime, tu es payé pour exercer ta subjectivité! Je ne te demande pas de publier un nombre précis de livres par année... Lis les manuscrits et ce que tu aimes, nous le publierons. Publie ce qui te touche, c'est tout!"»

Dès le départ, le choix de privilégier la qualité de l'écriture avant tout s'impose à lui. Pas de critères limitatifs de genre ou de format, pas de catégories d'âge pour les lecteurs : «Ce serait du jeunesse, à la limite parce que les personnages sont jeunes. Mais ce serait d'abord de la littérature, dans la lignée de ce que publie Leméac. Je tenais aussi beaucoup à une forme de signature qu'on reconnaisse d'un livre à l'autre, sans que ce soit racoleur. Je souhaitais que le côté littéraire transparaisse dans la présentation du livre, en gardant une certaine sobriété. J'aime que les textes phares puissent durer dans le temps. Ce qu'on a publié, il y a dix ans, on peut le lire aujourd'hui de la même façon. La littérature jeunesse, c'est de la littérature d'abord!»

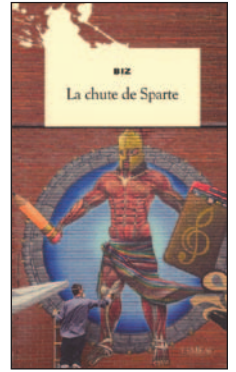
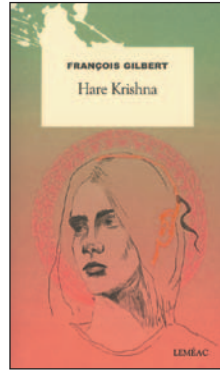
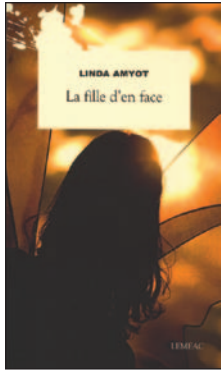
Comme, au tout début, la maison ne reçoit pas encore de manuscrits destinés au jeune lectorat, Maxime Mongeon approche ses premiers auteurs : Jean-François Sénéchal, Patrick Isabelle. Il est plutôt fier du chemin parcouru avec eux, ravi des récompenses et mentions que leurs œuvres ont obtenues. «Nous y sommes allés à petite échelle, sans rien brusquer. Nous avons travaillé avec Patrick et Jean-François, qui en étaient à leurs premières armes, puis avec

Simon Boulerice, qui commençait aussi à publier, ici et là. Trois auteurs qui ont pris leur place depuis! Nous n'avons pas choisi de travailler dans la facilité. Ils se sont investis en faisant un grand travail de réécriture. Nous tenions tous à faire le meilleur livre possible. Nous avons passé de longues soirées à discuter ensemble des textes et des nouvelles versions qu'ils proposaient. Je fais ça essentiellement par plaisir et passion. Je ne compte pas là-dessus pour gagner ma vie. Alors quand je vois la place que ces auteurs ont pris dans le panorama littéraire, je suis un peu fier!»

Après quelques années, lorsque les livres publiés chez Leméac ont commencé à remporter des prix littéraires et à connaître un succès critique, l'éditeur s'est mis à recevoir de plus en plus de propositions et de manuscrits : «Au départ, Jean Barbe et Pierre Filion ont aussi édité certains titres. Je travaille maintenant avec Linda Amyot, dont j'admire la qualité d'écriture et qui signe des textes ciselés. Elle a gagné le Prix du Gouverneur général [2014] pour *Le jardin d'Amsterdam*. Elle fait un travail formidable comme editrice, avec la même liberté de mandat pour choisir les textes qui la touchent et travailler avec les auteurs qui la rejoignent.»

En marge

Il m'explique comment il a appris à travailler avec les auteurs. Parce qu'il a lui-même écrit et publié, il a beaucoup de respect pour la démarche. Il connaît les angoisses que peut vivre un écrivain face au texte qu'il veut voir publier : «Ce que je souhaite, par mon approche, c'est de créer une distance entre eux et leur texte pour qu'ils se rencontrent ensuite. J'ai appris mon métier! Je n'avais jamais été éditeur. Je sais maintenant qu'il faut que je dise clairement aux auteurs que si mes commentaires et mes propositions ne leur conviennent pas, ils n'ont pas à en tenir compte. Ce n'est pas gagnant de faire



des modifications juste pour faire plaisir à l'éditeur. Je les invite à ne retenir que ce qui leur permet d'aller plus loin. Il faut que le texte appartienne à l'auteur.»

Il a su trouver la meilleure façon d'accompagner les auteurs dans la réécriture tout en apprenant à favoriser les échanges plutôt que susciter la confrontation, évitant de les braquer dans une position défensive. Il cherche à apporter son point de vue sensible et volontairement subjectif de lecteur attentif et passionné. Déjà, les textes qu'il choisit de publier ont été des coups de cœur au départ. Il décrit son émoi à la première lecture d'*Eux* de Patrick Isabelle, son bonheur et sa perplexité de recevoir le premier manuscrit de Jonathan Bécotte (*Souffler dans la cassette*) : «C'est l'absence de ligne éditoriale qui m'a permis de le publier. J'avais un peu peur, je ne savais pas trop comment classer ce long poème, mais j'aimais ce texte. Cette fois encore, Lise Bergevin m'a appuyé et rassuré, disant se fier à mon intuition.»

À l'encre

Il explique son bonheur à travailler avec les auteurs par sa passion pour la littérature, bien sûr, mais surtout par sa pratique assidue de l'écriture : «Je suis éditeur par accident de parcours! Je n'ai publié que trois romans, mais j'écris presque tous les jours depuis toujours! Ça influence mon approche quand je dirige : publier, c'est formidable, je sais. Mais le plaisir, pour moi, il est d'abord dans l'acte d'écrire. Et ce plaisir, un jour, il prend toute la place. C'est de ça que je parle avec les auteurs : écrire doit changer ta vie! J'ai envie d'écrire pour en apprendre davantage, pas pour simplement dire ce que je sais. Peut-être pour cela, les plans d'écriture trop serrés m'ennuient. Il faut que la phrase puisse te réserver des surprises, et parfois te conduire ailleurs... Parfois, il faut aussi ne pas le savoir où l'on va. C'est là que les mains deviennent moites et qu'un état de bien-être

enivrant s'installe pendant l'écriture. Et même si c'est parfois douloureux, écrire, il y a cette impression fulgurante de saisir quelque chose, de le comprendre! C'est là que je cherche à aller avec les auteurs que je dirige. Il faut accompagner les auteurs pour qu'ils se risquent dans leurs zones d'ombre, qu'ils descendent au sous-sol, qu'ils se révèlent à eux-mêmes... Même si on parle de littérature jeunesse, voilà le genre de discussion que j'ai avec eux.»

Son expérience d'enseignant auprès de jeunes en difficulté scolaire lui permet de ne jamais sous-estimer le jeune lecteur : «Quand un jeune me dit qu'il n'aime pas lire, je comprends surtout qu'il n'y a pas eu la rencontre avec le livre qui fasse le clic. C'est sûr qu'il y en a un pour chacun! Une fois qu'il goûtera à ce plaisir... il aimera lire! Mais, malgré tous les efforts qu'on y met, malgré tout le talent et la volonté, je ne suis pas certain que la littérature jeunesse qu'on produit soit vraiment à la hauteur des jeunes... Je veux dire qu'il y a toujours un écart entre l'écrivain et l'adolescent... Comment réussir à l'atteindre? C'est doublement méritoire quand on y parvient! Le défi d'écrire pour les jeunes est grand. Beaucoup plus grand...»

Le grand cahier

Pour l'avenir, l'éditeur jongle à la possibilité d'ouvrir une collection s'adressant à un lecteur un peu plus jeune : «C'est notre choix de ne pas indiquer de tranche d'âge sur nos livres. Cette collection, sans que ce soit formaté et ciblé précisément, et sans verser dans le "premier roman", pourrait rejoindre les lecteurs dès le primaire. Me reste à trouver la meilleure personne pour diriger ce volet, dans l'esprit de ce que nous faisons déjà et avec la même latitude!»

Ce qui est important pour lui, c'est de poursuivre sans s'ambitionner : «Il ne faut pas que ça devienne une machine. Ce que

je nous souhaite pour l'avenir, c'est de conserver ce que Lise Bergevin a apporté à cette maison. Sa ligne a toujours été de nous donner une liberté de publication. Oui, nous formulons des recommandations et elle autorisait, mais elle acceptait chaque fois, sans jamais mettre de pression pour que je publie plus de titres. Son seul critère était qu'il fallait que je sois touché par le texte. Bâtir un fonds littéraire fait partie de la mission de Leméac au Québec. J'ai la même préoccupation pour le secteur jeunesse. Je souhaite que nos titres restent dans le catalogue pendant des années, quitte à être réédités éventuellement. Nous fêtons nos dix ans en février 2020, et c'est ce que nous travaillons à bâtir.»

Le plaisir de la discussion se prolonge, sans filtre, à juste parler écriture, littérature, enseignement... Je comprends tout à fait quand il m'avoue que ce sont ces moments-là, de discussion et d'échange dans les cafés avec les auteurs, qui le nourrissent et le comblent tout autant après dix ans de travail en édition : «La perspective de retourner discuter d'un texte avec son auteur, comme deux amis qui vont parler du même livre, et lui permettre d'y réfléchir par ma lecture, me permet de passer plus facilement à travers toutes les relectures nécessaires... Sans ces moments de rencontres humaines, j'aurais l'impression d'être un imposteur dans ce rôle. Je ne suis pas un universitaire en littérature, j'ai juste eu la chance qu'on me demande de faire ça, il y a dix ans. Je flottais quand je suis sorti de chez Leméac, ce jour-là... Merci, Jean Barbe, d'avoir pensé à moi!»



* Lise Bergevin, grande dame de l'édition, directrice générale de Leméac Éditeur, est décédée en juillet 2019.